

60–70 ans. On constate une diffusion de populations vers les zones méridionales de la Marne, marquée par l'apparition des torques ternaires, à motifs spirali-formes ou à figure humaine. Les fibules de type Dux se répandent dans tout le territoire marnien, même si elles ne sont pas si nombreuses comme dans l'Europe centrale, leur patrie originaire (surtout elles sont rares ou manquent totalement dans le bassin de l'Aisne, comme par exemple à Pernant ; voir G. Lobjois, *La nécropole de Pernant*, *Celticum* XVIII, 1969). Les bracelets à anneaux, à godrons ou à motifs spirali-formes sont à la mode. Ici, ils sont plus anciens que les exemplaires analogues de la Suisse, acceptés généralement pour la phase ultérieure, Ic. Dans la poterie il y a aussi du nouveau. Très préférés sont les vases ovoïdes, ornés de bourrelets en relief, surtout dans le milieu local du Nord-Est de la Champagne.

La dernière phase de La Tène I en Champagne représente seulement une prolongation culturelle de l'étape précédente, qui se manifeste sous des nouveaux aspects tout au long de la seconde moitié du III^e siècle. Au niveau de La Tène Ic, on peut placer les bracelets serpentiformes, les bracelets à larges godrons et à oves, les fibules à grosse boule, comme aussi celles à très large disque de corail. C'est l'époque de l'épanouissement des longues épées à boulerolle en anneau ou cordiforme, mais aussi c'est l'époque de la disparition des torques. Peu subsiste encore sous la forme des simples anneaux ornés de motifs moulurés ou à larges tampons cylindriques.

Déjà on ne reconnaît plus rien d'original dans cet inventaire. Des pièces pareilles se rencontrent en profusion dans l'Europe centrale et de l'Est. Il n'est donc plus question d'un faciès particulier marnien, comme avant.

Tout au plus, encore quelques caractères spécifiques prélevés de la phase antérieure, peuvent être retenus dans la poterie champenoise de NE.

Il paraît que la fin de cette étape ou bien de la fin du La Tène I en Champagne est marquée par l'intrusion d'un groupe social nouveau, précurseur de la civilisation de La Tène II. Les nouveaux venus s'installeront dans les régions avoisinantes, sans se mélanger avec les aborigènes. Le rite de l'incinération commence à s'y répandre. Il n'y a aucun doute que la présentation en bouquet de cette floraison culturelle à travers 250 ans est extrêmement utile pour tout archéologue intéressé à la civilisation celtique. Même si ce noyau de population du bassin de la Marne a manifesté un caractère particulier dans la phase la plus ancienne de La Tène, on peut envisager d'étroits liens spécialement avec les pays rhénans. Puis, quand les déplacements, les conquêtes celtiques ont pris leur essor à travers l'Europe, ce faciès a perdu son cachet, en se transformant, comme partout, en une civilisation continentale, dont les antennes les plus éloignées ont touché aussi nos frontières. Assurément la Transylvanie ne connaît rien de cette phase glorieuse du La Tène Ia. Quelques manifestations se rencontrent à partir de l'étape Ib (B₁-Reinecke) pour se développer en masse tout au long du III^e siècle (La Tène B₂ et C). Ici, dans un milieu hallstato-laténoïde des Daco-Gètes, la civilisation celtique — apparemment homogène dans son aspect extérieur — a pris un caractère plus ou moins particulier (III^e–II^e siècles) qui peut prétendre à un faciès local, comme celui de la Marne, un siècle et demi auparavant.

Vl. Zirra

N. M. KONTOLÉON, *Aspects de la Grèce préclassique*, Paris, Collège de France, 1970, 92 p. et XXIV pl.

Le livre de N. M. Kontoléon rend mal à l'aise celui qui essaie de le ranger rapidement sous une formule claire. L'auteur lui-même attire l'attention sur l'ambiguïté du titre, qui, à vrai dire, témoigne de l'ambiguïté de la matière. En effet, les cinq conférences données au Collège de France au mois de mai 1967, et qui sont à l'origine de l'ouvrage, représentent une savante et noble divagation, ayant comme prétexte une stèle funéraire de style sévère (vers 460 av.n.è.), découverte dans l'Île d'Icaros, mais portant en fait sur les problèmes les plus variés de l'art grec archaïque. A notre époque d'extrême morcellement de l'archéologie classique, où les savants ont cédé la place aux spécialistes et où l'histoire répudie la protection de la muse, un ouvrage comme celui de N.M.

Kontoléon doit être salué avec enthousiasme. Au sommet le plus haut de la recherche, notre discipline s'apparente — comme le pensaient les Grecs — à l'art, bien que les historiens et les archéologues qui peuvent encore y remonter soient de plus en plus rares.

Je ne me propose pas de suivre tous les méandres de la pensée de l'auteur, qui nous mène depuis cette belle pièce, qui se trouve dans un petit village de l'île, dans différents secteurs de l'art archaïque. Contentons-nous de signaler les principales étapes de cette démarche, pour nous arrêter quelque peu sur le chapitre final de l'ouvrage. Après avoir établi l'iconographie de cette pièce, l'auteur passe à la discussion des reliefs héroïques, archaïques et classiques. K. F. Johansen avait examiné, dans un livre

fondamental sur les reliefs funéraires attiques d'époque classique, la question de l'« héroïsation » du défunt, sur les pièces antérieures au milieu du V^e siècle. L'auteur essaie de réfuter cette thèse, en mettant la recherche sur d'autres bases, surtout fonctionnelles. Après un beau chapitre sur l'activité artistique des Pariens, dont l'un — le sculpteur Palion — fut l'auteur du relief d'Icaria, N. M. Kontoléon soumet à notre réflexion un problème important, celui des « écoles » dans l'art grec archaïque.

« A l'époque du style orientalisant, les groupes ou ateliers locaux paraissent s'être formés en dehors de toute distinction *ethnique*. C'est au VII^e siècle, et alors seulement, qu'apparaissent ces premières créations de l'architecture monumentale dans le style que les anciens Grecs — à une époque tardive, il est vrai — appelèrent « doriques ». L'adjectif *dorikos* se rencontre pour la première fois dans l'Oreste d'Euripide (vers 408 av.n.è.). L'auteur examine la diffusion des temples « doriques » archaïques et constate leur fréquence en pays ioniens et leur absence en pays doriens. En Crète, pays dorique par excellence, l'ordre dorique est resté presque inconnu. Quant à l'ordre ionique, la première colonne en pierre fait son apparition dans les Cyclades, comme base d'ex-voto, déjà à la fin du VII^e siècle. C'est à peine vers le deuxième quart du siècle suivant qu'elle fut introduite dans l'architecture, malgré les difficultés de son emploi. Cela arriva — paraît-il — d'abord dans les îles, ensuite sur le continent. « La forme du chapiteau ionique est une forme orientalisante, ce dernier mot impliquant une expression naturaliste, concrète, contrastant avec la forme abstraite du chapiteau dorique ; les volutes ioniennes, malgré leur stylisation, sont des pousses végétales ».

Mais cette conception naturaliste des formes architecturales « ioniques » est-elle vraiment propre aux Ioniens, tandis que la conception abstraite serait-elle « dorienne » ? L'auteur donne une réponse en ces termes : « L'esprit de chacun des deux ordres est totalement étranger à toute distinction ethnique... Au temple dorique, d'une rigueur toute géométrique, succède le style fleuri, plus riche, du temple ionique ».

En continuant son tour d'horizon de l'art archaïque, l'auteur s'arrête sur les *kouroi*, en tant que catégorie représentative de la sculpture en pierre. Il remarque

que les environ 200 pièces du catalogue de G.M. A. Richter proviennent d'un cercle ayant comme centre Naxos et comme circonférence les côtes de l'Asie mineure d'une part et les golfes de Saronique et d'Eubée de l'autre. « Le cercle marque en quelque sorte l'aire à l'intérieur de laquelle se développa, après le milieu du VII^e siècle, le grand art de la civilisation grecque ». Il est étrange pourtant d'entendre parler encore du *kouros* comme d'une statue qui exprimerait l'idéal dorien par excellence.

D'ailleurs, une des idées subjacentes de l'ouvrage est de souligner non pas les différences entre diverses écoles, en multipliant les subdivisions entre « écoles », « ateliers », « fabriques » (le danger et les excès des classifications typologiques ont été vigoureusement dénoncés par R. Bianchi Bandinelli, *Archeologia e Cultura*), mais leur rapport d'ordre général, et de dégager le sens de l'art archaïque du VII^e siècle et du VI^e. Ce qui me paraît encore plus important c'est le fait de souligner que dans ces rapports l'appartenance ethnique ne jouait aucun rôle. « Ni les Doriens, ni les Ioniens, ni les Eoliens, en tant que tels, ne furent les premiers et les seuls créateurs de l'art grec monumental, dans lequel on veut d'ordinaire retrouver un caractère ethnique apparent ».

Pour N. M. Kontoléon, le rôle créateur fut joué par les *villes-cités*, où d'une part le souvenir de la civilisation micénienne, de l'autre le contact fertile avec l'Orient ont constitué des expériences inépuisables. « L'originalité de chaque atelier local est un fait, et un fait que nous ne pouvons toujours expliquer d'une manière satisfaisante. Nous ne savons pas, par exemple, pourquoi les Corinthiens peignaient comme ils le faisaient et les Athéniens autrement. Nous pouvons constater dans chaque école l'existence de racines profondes, d'influences diverses, une évolution ; nous pouvons éventuellement définir les caractères propres de chaque atelier, mais nous ne pouvons pas aller plus loin. Tout expliquer par telle ou telle origine ethnique est une solution facile certes, mais qui ne peut pas nous aider, d'autant plus que nous n'avons aucune idée de ce qui était authentiquement ionien ou dorien ».

Voilà quelques pensées suggérées par ce livre, qui, bien que modeste en proportions, est riche en substance et témoigne de la finesse d'esprit de son auteur.

Petre Alexandrescu

FRANCO GHINATTI, *I gruppi politici ateniesi fino alla guerra persiana*, Università degli studi di Padova. Pubblicazioni dell'Istituto di Storia Antica vol. 7, L'Erma di Bretschneider, Rome, 1970, 150 p., index.

Le livre de Franco Ghinatti, issu du même cercle de problèmes et de recherches que la monographie de Franco Satori sur les hétaires athéniennes des VI^e et

V^e siècles, étudie un aspect des plus intéressants de la vie politique athénienne durant une période cruciale dans l'histoire de la cité. En effet, l'investigation systématique